

Sur le banc des exceptions psychiatriques figurent deux communes belges: Geel et Lierneux. Là, et nulle part ailleurs, des schizophrènes, des autistes et autres psychotiques vivent chez des particuliers. Une tradition qui remonte au XV<sup>e</sup> siècle... Six cent ans plus tard, le placement familial a évolué. Les « fous » ne sont plus de la main-d'œuvre: ils font partie de la famille. Celle de Mariette, Maria, Griet et Karolien. Ou celle de Danièle, alias Dany. Et si cette génération était la dernière?

# UN FOU À DOMICILE

Texte  
CATHERINE JOIE  
Photographies  
TIM DIRVEN



«*Tu vas chez les fous?»* Voilà ce que l'on risque de vous demander si vous annoncez vous rendre à Geel ou à Lierneux, alors que vous n'êtes ni Geelois, ni Lierneux. C'est que les deux communes belges comptent chacune un gigantesque centre hospitalier spécialisé en psychiatrie. L'hôpital de Geel, près d'Anvers, s'appelle l'OPZ, pour Openbaar Psychiatrisch Zorgcentrum (Centre de soins psychiatrique public). On y soigne 800 patients. L'hôpital de Lierneux, entre Marche-en-Famenne et Malmedy, est le CHS (Centre hospitalier spécialisé) L'Accueil. S'y trouvent environ 300 lits. Autant dire que les deux complexes sont imposants, et plutôt connus.

Ce qui l'est moins, par contre, c'est l'une de leurs méthodes d'hospitalisation. Geel et Lierneux sont les deux

seuls endroits en Belgique où certains patients psychiatriques sont placés dans des familles d'accueil. Rien de neuf là-dedans: le placement familial a commencé à Geel il y a... 600 ans (lire l'encadré «Une tradition vieille de six siècles»). En Wallonie, la «méthode Geel» a été adoptée beaucoup plus tard, en 1884. Ailleurs en Belgique ou à l'étranger, rien ou presque. Les initiatives similaires n'ont pas pris.

Depuis belle lurette donc, des «fous» vivent chez des particuliers à Geel et à Lierneux. Ils y sont logés, nourris, blanchis, aidés, écoutés, gentiment surveillés, appréciés et – pourquoi pas? – aimés. Le placement familial ne convient pas à tous les malades. Il n'est ouvert qu'aux patients stabilisés et non-violents. «*Tout sauf des pyromanes et des pédophiles déviants*», explique la direction du CHS de Lierneux. «*Seulement des cas chroniques*», ajoute-t-on à Geel.

À Geel, cela représente 230 patients et à Lierneux, 95. Nettement moins qu'autrefois. Le placement familial se fait rare... Pour rencontrer les patients et les «nourriciers», comme on les appelait jadis à Lierneux, il faut donc passer la porte des bonnes maisons. Celle de Mariette Dams, à Geel, par exemple. Ou celle de Danièle Keriny, à Vielsalm.

#### Quatre filles et un «kwitteke»

La petite cuisine déborde de monde. Entre les petits-enfants qui font des allers et venues depuis la véranda; les quatre adultes assis autour de la table ovale; Griet, debout; et Mariette, debout aussi, mais près de la taque électrique, l'espace libre se compte en centimètres carrés. C'est la configuration dominicale: chaque semaine, la famille Dams se retrouve chez Mariette – à la fois maman, belle-mère, grand-mère et fille de tout ce beau monde. Quatre générations dans une seule pièce.

Tout le monde est là? Presque. Il manque le propriétaire de la chaise grise. Celle du fond, près du radiateur. La seule chaise différente des autres. Plus large, plus stable. «*Mark n'est pas là. Comme tous les dimanches, il passe l'après-midi au café de l'OPZ, avec les autres patients. Il reviendra vers 16 h avec le bus!*» lance Mariette, qui tend le bras vers l'appui de fenêtre pour y saisir une photo encadrée de Mark. Grand, mince, une moustache foncée, des cheveux grisonnants et une paire de lunettes aux verres légèrement fumés. Quel âge a-t-il? Mariette réfléchit une demi-seconde. «*57. Mais ne lui demandez pas, il est inca-*

*pable de vous répondre. Mark n'a pas de mémoire à long terme. Lui demander ce qu'il a fait aujourd'hui? Ça oui. Mais pour le reste...»*

Mariette, 65 ans, n'est pas la maman de Mark. Mais s'il n'est pas son fils, ça n'en est pas loin. Mariette s'occupe de Mark depuis 36 ans maintenant, alors que sa fille ainée, Griet, en a 38. Et après le décès du mari de Mariette, René, il y a vingt ans, ils n'étaient plus que cinq à la maison: Mariette, Griet, Mieke, Karolien et Mark. «*Quatre filles et un "kwitteke"*, sourit Karolien. *C'est affectueux, ça veut dire "un gars un peu spécial"*.» Des trois filles, c'est elle qui avait le meilleur contact avec Mark quand elles étaient petites. Mariette: «*Mark ne parle pas beaucoup, ne sait ni lire, ni écrire, et ne voit pas les couleurs. Quand Karolien avait trois ou quatre ans, elle venait s'asseoir à côté de lui avec des images à colorier. Elle prenait un crayon de couleur, traçait une ligne à l'intérieur d'une forme, puis déposait le crayon et disait à Mark: "Allez, colorie!" Et Mark coloriait.*»

*«Avant la guerre, toutes les fermes avaient leurs patients. On les faisait travailler, c'était courant et il y avait parfois des abus.»*

MARIA

Mark ne colorie plus, il dessine. Dans le sac en plastique qu'il emmène avec lui, il y a un carnet de dessins. Ses croquis sont tous noir et blanc. «*Et toujours des ronds, des ronds, des ronds*, rigole Mariette. *Quand il dessine une fleur, dans la feuille de la fleur, il va encore dessiner des pétales.*» «*C'est typiquement Mark, ça*», lance Maria, 85 ans, dite «Mœke». Mœke, c'est la mère de Mariette. Elle vient de rejoindre sa fille et ses trois petites-filles dans la cuisine. Les beaux-fils ont quitté la pièce, il ne reste que les femmes de la famille. Maria s'assied à côté d'elles, croise les mains sur la toile cirée. La chaise de Mark est toujours vide.

Les cinq femmes ont toutes grandi avec des patients psychiatriques sous leur toit. À Geel, cette pratique se transmet de génération en génération. Mariette a donc naturellement pensé à prendre un patient chez elle lorsqu'elle cherchait quelqu'un, il y a 36 ans, pour l'aider à tenir sa petite entreprise d'engrais et de nourriture pour animaux. «*Au début, c'était très fatiguant parce que Mark me suivait partout. Il ne*



sait faire qu'une chose à la fois, donc je devais lui dire: "Va chercher le sac de nourriture avec le dessin de lapin." Puis il revenait avec le sac, et je lui disais: "Maintenant prends celui avec le dessin de poule." Et ainsi de suite...» Depuis cinq ans, Mariette est à la retraite et Mark, qui doit être actif («Sinon c'est moi qui deviens folle!»), participe à des activités à l'OPZ («Mais pas grand chose hein, c'est thérapeutique»). Mark ne supporte pas être éloigné de Mariette trop longtemps. Elle doit ruser lorsqu'elle veut partir à la mer... «Si je lui dis, la veille de mon départ, que je prends des vacances, il ne partira pas travailler le lendemain. Je ne dois rien lui dire, et une fois qu'il est à l'OPZ, ils le gardent.» Alors elle peut souffler. Mais elle s'accorde deux jours seulement, pas plus.

#### Michel, le «petit gabarit»

Danièle Keriny est surnommée «Dany» par ses pensionnaires. Pour le moment, elle en a trois, dont deux «Philippe». Vu que l'un est plus petit que l'autre, elle les appelle le «petit Philippe» et le «grand Philippe». Simplissime.

Ce midi, la maison est incroyablement calme. Le «petit Philippe» est allé promener le chien, Jean-Pierre

est au restaurant avec d'autres patients du CHS et le «grand Philippe» est retourné chez lui, à Liège, pour le week-end. Le petit Philippe est schizophrène; Jean-Pierre est un homme qui a perdu ses repères, il a été alcoolique et SDF; le

grand Philippe est un «éternel ado». Ils ont 55, 55 et 53 ans. Dany en a 63. C'est une bonne bande.

«De temps en temps, on fait une excursion. On va au marché à Bomal, à 30 km. Je pars avec toute mon équipe. Eux trois et Michel, ça fait quatre. Moi, cinq. Le chien, six. Et ma petite voiture est pleine», raconte Danièle, installée à la table de sa cuisine, les bras croisés pour fermer son gilet rose en polaire.

Michel, c'était son premier patient. «Un caractériel». Elle l'a pris «en 2000 ou en 2001, quelque chose comme ça». Dany est une ancienne aide soignante de «l'Institut» – elle appelle encore le CHS par son ancienne appellation. Rodée, elle savait gérer au quotidien le côté agressif de Michel. D'autant plus

que «c'est un petit gabarit». «Un jour, je repassais l'une de ses chemises, beaucoup trop grande pour lui. Je lui dis: "Michel, faut plus mettre ça, c'est pas beau!" Il m'a regardée comme si je lui avais dit: "Michel, t'es un sale type". "Tu vas te calmer?", je lui ai répondu. Là-dessus, il m'a attrapée... Mais je suis plus forte que lui. Je l'ai mis à terre. Très vite, il s'est calmé. Et puis, comme d'habitude, il est venu vers moi: "Paaaaardon, je ne le ferai plusuuuuu" («Il parle comme ça», précise Dany). Et puis: "Pooooouuuuu je ne suis paaas comme tout le monde?"»

Silence. Dany reprend: «C'est pour ça que je suis autant attachée à lui. Il m'a dit des choses tellement fortes. Il m'a dit, et me dit encore régulièrement: "Si je ne t'avais pas, je n'aurais personne".»

Michel ne vit plus chez Dany. Lorsqu'il est devenu trop confus («Il mettait la table au milieu de l'après midi, prenait plusieurs bains par jour...»), la décision a été prise de le placer au CHS. Dany lui rend visite tous les mois, environ. «Parfois, il pense qu'il habite encore chez moi. Il me demande si au niveau de l'argent, pour lui, c'est comme pour les autres», poursuit Danièle. Autrement dit, si elle touche encore pour Michel les 18 euros par jour qu'elle touche par patient. Ce n'est plus le cas: Dany reçoit cette somme pour Philippe, Philippe et Jean-Pierre seulement. Et lorsque Jean-Pierre rentre quelques jours dans sa famille, «je ne reçois pas d'argent», explique-t-elle. C'est normal! Mais ça ne permet pas de compenser... 18 euros par jour, c'est pas grand-chose.

À Lierneux, certaines familles d'accueil évoquent d'autres ménages qui vivent également avec un patient psychiatrique, mais qui accueillent les patients «petitement», «pour essayer d'y gagner»... Les relations entre familles et patients ne seraient, à écouter ces commentaires, pas toujours excellentes. Ce qui est certain, c'est qu'il existe plusieurs façons d'inclure un patient dans la vie de famille. En partageant ou non les repas, les pièces de vie... Certains patients se débrouillent de leur côté, dans un appartement adjacent à la maison, qui permet tout de même aux familles de garder le contrôle.

Chez Dany, ce n'est pas le cas: seules les chambres sont privatives. Les repas se prennent à quatre, et Danièle ne calcule pas vraiment ce qu'elle dépense pour ses trois pensionnaires. Ils mangent «du steak et du lapin, puis le lendemain des crêpes. Comme

dans tous les ménages.» «Peut-être que je devrais faire plus attention», réfléchit-elle à voix haute. Il y a quinze ans, elle s'était lancée dans le placement familial pour des raisons financières. «Mais bon, ce n'était pas par appât du gain. Les montants sont tellement peu élevés...»

#### Le rythme de Élise

Maria ou «Mœke», la doyenne, a toujours les avant-bras posés sur la table. Elle enlève la bague qu'elle porte à l'annuaire gauche, et la dépose sur la toile cirée. C'est un anneau en or, qui se dédouble à l'avant, autour d'une petite pierre foncée. Élise le lui a offert, deux semaines avant de décéder, en 1994. Élise avait 87 ans. Elle a habité chez Maria durant 32 ans. À Geel, tout le monde connaissait Élise. Vu sa dégaine... «Elle portait toujours un grand chapeau et deux, trois, parfois quatre! sacs à mains. Elle ne voulait jamais monter en voiture. Même quand il neigeait, elle voulait marcher.» Maria se lève et l'imite en traversant la pièce, avec des sacs invisibles à chaque bras et en faisant des tous petits pas, le haut du dos un peu voûté. «Ça, c'était le rythme d'Élise. Les voitures s'arrêtaient pour la ramener à la maison, mais elle disait: "Non, non, ja-mais!" (en français dans le texte)»

«On l'appelait "La Française" parce qu'elle refusait de parler le néerlandais, poursuit Mariette, qui l'a aussi bien connue. Elle disait qu'elle était "la fille du bourgmestre de Binche". Mais le bourgmestre, on ne l'a jamais vu! Elle s'inventait une vie... Alors on la charriait: "Vous êtes sûre que vous n'êtes pas plutôt de la famille Happart?" Mais elle nous répondait encore: "Non, non, du bourgmestre de Binche!"». Autour de la table, fou rire général au souvenir de «Élise la Française», probablement la patiente la plus singulière que la lignée Dams ait connue. Avoir de l'humour serait le secret pour accueillir un patient. «Et de la patience», ajoute Griet.

Maria habite deux rues plus loin que chez Mariette. Avant la guerre, dans ce quartier non loin du centre-ville, chaque ménage accueillait un ou plusieurs patients psychiatriques. Aujourd'hui, dans la rue de Maria, il en reste deux seulement – dont Maria elle-même, qui accueille Auguste, 69 ans,

atteint d'autisme. Même combat dans la rue de Mariette. «Toutes les fermes avaient leurs patients, se souvient Maria. On les faisait travailler, c'était courant et il y avait parfois des abus.» «Maintenant ce n'est plus le cas, il y a beaucoup de contrôles», ajoute Karolien. Des infirmiers de quartier passent rendre des visites et les patients ont des rendez-vous hebdomadaires à l'OPZ.

Lorsqu'un parent d'accueil est trop âgé ou qu'il cède, le patient reste généralement dans la famille: les enfants, neveux ou nièces reprennent le flambeau.

Mais ce n'est pas dit que ce sera le cas dans la famille Dams... Griet, l'une des trois filles de Mariette: «Il faut investir beaucoup de temps, que je n'ai pas... À cause de mon travail, je ne suis pas toujours à la maison. C'est le cas de beaucoup de jeunes familles aujourd'hui. La génération de ma mère avait du temps pour les patients. La femme restait souvent à la maison.» Mariette et Maria acquiescent. Le placement familial ne correspond pas au rythme de vie des jeunes tra-

vailleurs, d'où le fait que les parents d'accueil soient souvent des pensionnés.

Cependant, ni Maria, ni Mariette, ni Griet n'imaginent que la tradition disparaisse. «Diminuer, oui; disparaître, non», affirment-elles. Griet ajoute que la psychiatrie et le profil des patients ont évolué (les maladies mentales sont mieux soignées qu'avant; on est moins vite hospitalisé), ce qui explique la diminution des candidats pour le placement familial. Mais la grande cause du déclin est l'âge des patients. La majorité d'entre eux a entre 60 et 80 ans, avec des traumatismes qui remontent à la Seconde guerre mondiale. Chose inévitable, ils sont de moins en moins...

Autre limite de la pratique: elle se perpétue surtout au sein des familles déjà «converties». Selon l'OPZ, 95 % des candidats connaissent le système lorsqu'ils postulent. Des candidates, plutôt... Le parent d'accueil est une femme dans 28,7 % des cas, un homme dans 7,8 % des cas et un couple dans 63,5 % des cas. Mais à écouter Maria et Mariette, leurs maris n'étaient pas très impliqués dans le projet. «Disons que ça dépend des hommes», tranche Karolien dans un sourire, au milieu de cette complicité féminine.

**Ni Maria, ni Mariette, ni Griet n'imaginent que la tradition disparaisse. «Diminuer, oui; disparaître, non».**



### Le taupier de Lierneux

La porte d'entrée claque. «Ah, voilà mon petit Français!» lance Danièle, toujours à la cuisine. Un chien blanc fait son entrée, suivi d'un homme de petite taille, aux cheveux bruns coupés en brosse, portant un jeans et un t-shirt noir imprimé (un dessin très réaliste d'un chef indien et de loups hurlant à la Lune).

Philippe est arrivé en Belgique voici plusieurs dizaines d'années. Il y a fondé une famille, dont il voit encore son fils et son petit-fils. Ses sœurs par contre habitent toujours en France. Il leur rend visite trois fois par an grâce à ses économies tirées de deux petits boulots: donner un coup de main dans un service administratif du CHS, mais surtout... attraper des taupes. «Oui, je suis taupier. J'attrape les taupes», annonce-t-il fièrement, avant de filer chercher sa pince à taupes. «Il a ses clients dans le village. Il a des cartes de visites... Et quand il part avec sa petite valise...» — «et ma pelle», ajoute Philippe, de retour — «...on dirait un témoin de Jéhovah», rigole Dany. «C'est 2 euros la prise. Mais certains me donnent 5 euros», dit le taupier, avec un petit air qui dirait «c'est une bonne affaire».

Dany et le petit Philippe sont très complices. Il habite chez elle depuis treize ans, maintenant. «Philippe? C'est un cas génial, disait-elle avant qu'il n'arrive. Il est schizophrène, mais il est très, très stabilisé. Il est 100% intégré.» Pour aller au CHS, pour son petit boulot, Philippe ne monte pas dans le bus de ramassage, contrairement aux autres patients de la région. Philippe fait du stop et ne doit jamais attendre plus de cinq minutes avant qu'une voiture ne l'emmène. À Lierneux et dans les environs, tout le monde connaît «le taupier». «Ma thérapie, ce sont les taupes», dit-il. Ces dernières années, ses crises ont d'ailleurs diminué. «Il a juste fait une rechute il y a deux, trois mois, poursuit Danièle. Une nuit, j'ai entendu l'eau de la cuisine. Je suis descendue. Il était là, à côté de la fenêtre, tout habillé. Il avait recommencé à entendre des voix. Elles lui disent de façon très énergique de faire des choses négatives. Boire, se suicider... Il avait pris son médicament mais ça n'était pas passé, donc il était descendu. On a parlé. Puis il allait mieux et il est remonté dormir. C'est tout.»

L'hospitalisation à domicile convient très bien à Philippe, qui fuit le CHS dès que possible. Il se sent chez Dany comme chez lui, au point qu'il ait eu peur, lorsque Danièle a pris sa pension, qu'elle ne cesse aussi son activité de parent d'accueil. Idée qui ne lui a jamais traversé la tête, explique-t-elle. À Lierneux, comme à Geel, il est rare que les familles d'accueil sortent du système. Mais, toujours comme à Geel, ce qui est compliqué, c'est d'attirer de nouvelles familles. «De moins en moins de familles, et de moins en moins de patients...», constate Dany, qui se demande s'il n'y aurait pas un regain d'intérêt pour le placement familial si les indemnités étaient plus importantes. Le CHS L'Accueil ne le voit en tout cas pas de cet œil, bien que le personnel hospitalier s'inquiète du manque d'intérêt pour le placement familial (lire l'encadré).

Philippe et Danièle, ces complices, ne s'en préoccupent pas trop. Leur quotidien roule à merveille. Philippe est épanoui chez Dany, qu'il considère comme sa grande sœur — «Bah oui, elle a l'âge de la mienne», dit-il. Quant à Danièle, elle voit Philippe comme... son «petit Philippe». «Philippe, Jean-Pierre et Philippe font partie de la famille. Ici, c'est un vrai placement familial. La même toilette, le même frigo, la même table... Si quelqu'un est reçu et qu'on sort une tarte, ils y ont droit. Ils sont toujours comptés dans le nombre de convives.»

Dans sa chambre, Jean-Pierre a épinglé une photo de la famille au mur. Philippe, Jean-Pierre, Philippe et Michel assis autour de la table du jardin. Il y a une tarte encore intacte posée devant eux. Danièle? Elle n'était pas loin. Elle prenait la photo.

*Philippe fait du stop et ne doit jamais attendre plus de cinq minutes avant qu'une voiture ne l'emmène. À Lierneux et dans les environs, tout le monde connaît «le taupier».*



## UNE TRADITION VIEILLE DE SIX SIÈCLES

Tout commence par une légende. Celle d'une princesse originaire d'Irlande du Nord et convertie au christianisme, dont le prénom était Dimpna. Un jour, en l'an 600, la mère de Dimpna décède et son père – terriblement triste – se met en quête d'une nouvelle épouse, aussi belle que la femme qu'il vient de perdre. Il n'en trouve point, si ce n'est... sa propre fille. Ne voulant pas épouser son père, Dimpna fuit l'Irlande et arrive à Geel, en Flandre. Son père l'y retrouve et lui demande à nouveau de l'épouser. Dimpna refuse catégoriquement et son père, pris de folie, lui tranche la tête. Choqués, les habitants de Geel enterrent la martyre, qui devient rapidement la patronne des malades mentaux, en référence à son père, le roi devenu fou.

La légende devient ensuite réalité. Du VII<sup>e</sup> au XII<sup>e</sup> siècle, des «fous» sont petit à petit envoyés à Geel pour se faire guérir à l'église Sainte-Dimpna (ou Dympna, ou Dymphna,...). La petite pièce où sont isolés les malades, à l'arrière de

l'église, devient vite trop étroite. Au XV<sup>e</sup> siècle, on construit donc un hôpital à Geel pour les y accueillir. Mais à nouveau, un manque de place se fait rapidement sentir... Commence alors une répartition des malades dans les maisons avoisinant l'église et l'hôpital. C'est le début des «soins familiaux».

À Geel, les soins psychiatriques ont continué comme tel jusqu'environ 1850. Ensuite, ils ont été institutionnalisés, avec l'ouverture d'infirmières par exemple. Ce n'est qu'en 1983 que l'hôpital psychiatrique de Geel (l'OPZ) voit le jour.

Quant à Lierneux... L'instauration du placement familial est liée à la création de l'État belge. Durant la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, la jeune Belgique se cherche et, voyant que l'encadrement des «fous» à Geel se déroule à merveille, décide de développer cette initiative au sud du pays. La province de Liège est volontaire mais elle choisit, pour accueillir les malades mentaux, son village le plus enfoui dans la province de Luxembourg: Lierneux. Les premiers malades y arrivent en 1884. À cette époque, Lierneux ne compte que quelques fermes, tout au plus. Mais le village va grandir et, malgré quelques réticences, les arrivées de fous vont augmenter... Parmi eux, des patients francophones de Geel, notamment.

Au sortir de la Seconde Guerre mondiale, Lierneux compte 500 patients. C'est le record wallon. À la même époque, Geel en compte 3.500, pour 15.000 habitants. Septante ans plus tard, le nombre de patients hospitalisés à domicile a considérablement diminué: ils ne sont plus que 230 à Geel, pour 39.000 habitants, et 95 à Lierneux, répartis dans une cinquantaine de familles (population totale: 3.500 habitants). L'OPZ de Geel n'est pas tracassé par cette diminution, et prévoit une stabilisation autour de 200 patients. Au CHS L'Accueil de Lierneux par contre, l'inquiétude est palpable. L'équipe médicale s'est mise, il y a plusieurs mois, à remobiliser les familles d'accueil. Elle songe aussi à porter le placement familial candidat au patrimoine culturel, par crainte que cette pratique ne disparaisse.

## IN NUMEROS

**42** C'est la somme en euros que les centres hospitaliers spécialisés de Geel et Lierneux reçoivent de l'État au quotidien pour chaque patient pris en charge par le système de placement familial. Entre 18 et 19 euros sont reversés aux familles d'accueil. Avec le reste, les hôpitaux assurent les autres dépenses: le salaire du personnel médical, le transport des patients vers les centres, les activités journalières, etc.

Trois patients maximum peuvent être accueillis par famille, à Geel comme à Lierneux.

**68** Autant de femmes portent aujourd'hui le prénom Dimpna (ou orthographes similaires) dans la commune de Geel.

**60** À Geel, trois ménages détiennent un record de longévité. Ils accueillent des patients depuis 1955, soit soixante ans sans discontinuer.

## LA JOURNALISTE RACONTE

« Dès la première minute de la première rencontre, plus besoin d'être aux aguets, ni de rechercher des signes. Le sujet vivait devant moi, et n'avait en fait rien à voir avec la rencontre d'un schizophrène ou d'un autiste en pleine rue. »

Pour lire l'intégralité du making-of de Catherine Joie, rendez-vous sur notre site (<http://www.24h01.be/?p=4261>) ou directement ici :



## PROLONGEMENTS

### 3 PLUS

+ **Un documentaire:** Sorti en 1997, le documentaire de Manu Bonmariage raconte l'histoire d'amour de Ginette et Jean, deux malades psychiatriques de Lierneux. *Amours fous*, réalisé par Manu Bonmariage, 1997.



+ **Un musée:** Le Musée Dr. Guislain à Gand retrace l'histoire de la psychiatrie. Ouvert depuis 1986 dans l'ancien hôpital psychiatrique de Gand, il porte le nom de Joseph Guislain (1797-1860), psychiatre progressiste et médecin en chef de deux asiles à Gand.



+ **Des dessins:** Une compilation de souvenirs de l'hôpital psychiatrique de Paris où Alfred Le Petit (dessinateur, caricaturiste, journaliste... français de la fin du XIX<sup>e</sup>) a séjourné durant deux ans. *Je suis malade: curieux carnets d'un séjour à l'Hôtel-Dieu en 1903-1905*, Alfred Le Petit, 2007.

